

Janvier 2005.

G.W. Bush et les néo-conservateurs : une menace pour l'Amérique et pour le monde ?



Le 20 janvier 2005, G.W. Bush prononce son discours officiel d'investiture. Alors que sa victoire semble marquer le triomphe des thèses néo-conservatrices, les quatre années supplémentaires de Bush à la Maison Blanche seront particulièrement importantes dans le domaine de la politique étrangère. Mettre en évidence ces enjeux implique d'examiner d'une part les transformations récentes de la politique étrangère américaine, d'autre part de s'interroger sur ce qui peut se produire au cours de la prochaine période.

- Dans le domaine de la politique étrangère, je dirais qu'une mutation profonde s'est produite, et même presque une révolution. Durant deux siècles, trois courants ont défini la politique étrangère américaine : **le courant isolationniste, le courant réaliste, le courant wilsonien.**

Les isolationnistes, en retrait depuis longtemps déjà sont désormais éliminés de la course politique.

Les réalistes ont connu leur dernier grand moment avec le premier Bush et ils sont complètement marginalisés à l'heure actuelle au sein du parti républicain, surtout depuis l'élimination de Colin Powell, le représentant le plus visible d'un mouvement qui a connu son heure de gloire avec Teddy Roosevelt puis avec Nixon et Kissinger. Restent **les wilsoniens**, dont la dernière grande figure est Bill Clinton et dont l'idéologie sert de support intellectuel et politique à John Kerry, Hillary Clinton et John Edwards. Les principes wilsoniens n'ont pas énormément évolué depuis leur première formulation dans les années vingt mais c'est sur ces principes que repose l'approche générale du parti démocrate.

- La grande nouveauté réside évidemment dans l'émergence d'un autre courant qui, dorénavant, domine la politique américaine. Ce courant, c'est bien sûr celui que l'on associe à ceux que l'on appelle les néo-conservateurs mais qui dépasse aujourd'hui de très loin ce noyau originel dont la force principale est d'avoir mené une guerre des

idées, à un moment opportun de l'histoire – celui de l'après guerre froide – et d'avoir en quelque sorte remporté cette guerre. Face à ce courant, seuls les wilsoniens sont aujourd'hui en mesure d'apporter une alternative idéologique et politique. Néanmoins, on voit que les démocrates sont pris au piège, et qu'ils sont obligés de se définir d'une certaine manière par rapport aux paramètres établis par les néo-conservateurs, à commencer par la guerre contre la terreur, les problèmes de prolifération nucléaire, et de manière générale, la question de la puissance américaine. Leur défaite en 2004 est due en partie à cette inaptitude à se remettre en question et à offrir une autre vision, et ce malgré une bonne campagne de la part de leur candidat. L'avenir nous dira si les Démocrates sauront puiser dans cet échec les ressources nécessaires pour définir une autre alternative de la destinée américaine.

Car l'Amérique a cette particularité de vouloir toujours envisager les choses selon une 'vision', c'est à dire selon une projection idéalisée de l'avenir. La notion de vision, comme celle de la redemption d'ailleurs, est fondamentale dans la culture politique américaine. Or les néo-conservateurs ont une vision



Cet avenir radieux repose d'abord sur une vision déterministe de l'Histoire où les Etats-Unis jouent en quelque sorte le rôle de libérateur d'un monde de péché mais qui peut malgré tout être sauvé. Mais face à l'Amérique, les forces du mal sont puissantes et réclament une volonté féroce pour être anéanties.

- Ce schéma rappelle bien entendu les fondements philosophiques et même théologiques des premiers immigrants anglais, relayés aujourd'hui par d'autres générations d'immigrants – et soulignons que la plupart des néo-conservateurs sont des deuxièmes ou des troisièmes générations d'Américains, parfois même des immigrés de fraîche date. C'est un schéma où l'idéal de la liberté et de la paix perpétuelle – les néo-conservateurs sont à la fois hobbesiens et kantien – s'accomplit dans notre bas monde par des moyens qui comprennent aussi, et même surtout, la guerre. Dans ce sens, les néo-conservateurs intègrent dans leur schéma intellectuel,

et perpétuent désormais, la longue histoire des interventions armées américaines à l'extérieur, toujours au nom de la liberté.

Car les Etats-Unis ont été, au cours de leur histoire, de fervents défenseurs de la paix, de la liberté et des droits de l'homme, comme en témoigne l'héritage légué par Jefferson, Woodrow Wilson, Franklin Roosevelt ou Jimmy Carter. Or, l'histoire diplomatique des Etats-Unis se résume souvent à une tension entre un désir réel de paix et une volonté farouche d'exporter son modèle sur l'ensemble de la planète. Cette tension inhérente à la politique étrangère américaine trouve ses racines dans la genèse des Etats-Unis.

- Celle-ci repose sur deux événements : l'arrivée des Puritains et la guerre d'indépendance. Les Pèlerins qui débarquent à Cap Cod en 1620 fuient l'impureté de la vieille Europe afin de pratiquer leur culte en paix. La religion est au centre de leurs préoccupations. Ils se considèrent comme le peuple élu. Leur cité sur la colline illumine selon eux le reste du monde de l'éclat de sa lumière. Ces premiers anglo-américains occupent l'espace de ce qui est aujourd'hui la Nouvelle-Angleterre et la Pennsylvanie, ces Etats où l'on vote toujours démocrate. Dans le sud, en Virginie notamment, les planteurs ont dès le départ d'autres préoccupations et la société qu'ils ont construite est aristocratique et esclavagiste. Si la guerre d'indépendance débute à Boston, ce sont les sudistes qui en sont les grands acteurs : George Washington, Thomas Jefferson, ou James Madison. Le clash entre le Nord et le Sud atteindra son paroxysme avec la guerre de Sécession qui se termine en 1865 et qui marque la seconde naissance de la République. La bipolarité fait partie intégrante de la société américaine. Aujourd'hui, elle se retrouve dans l'opposition entre, d'une part, les deux côtes atlantiques et pacifiques, et de l'autre, l'intérieur du pays. La culture de paix et la culture de guerre font aussi partie de cette opposition qui anime les citoyens américains.

- Car avec l'après-guerre froide, il apparaît clairement que la culture de la guerre domine de beaucoup la culture de la paix américaine, dans un contexte pourtant favorable à l'expansion d'une telle culture de paix. Si cette dernière s'est manifestée lors du conflit vietnamien, il est clair qu'une majorité d'Américains envisage le

recours à la force comme un élément usuel de la politique américaine. Et pas seulement lorsque les intérêts vitaux sont en jeu.

- Pour les néo-conservateurs, la culture de paix est l'ennemie de la puissance américaine. Leur lecture de l'histoire leur apprend que la puissance américaine se fonde sur ces guerres successives qui émaillent son histoire. En conséquence, les Etats-Unis ont besoin d'intervenir à l'extérieur et d'exploiter leur supériorité militaire s'ils ne veulent pas régresser. L'objectif de cette approche, ou plus exactement son idéal, est évidemment la paix. Mais ce n'est qu'un idéal qui passe par une guerre permanente qui, en pratique, devient le but de cette politique. Comme la guerre permanente ne peut se justifier auprès du public et de la communauté internationale, il faut lui apposer d'autres justificatifs : la prolifération nucléaire, la lutte anti-totalitaire contre l'islamisme, et désormais le terrorisme.

- Toutefois, ce désir hégémonique s'accompagne aussi d'une volonté réelle d'apporter, et même d'imposer par la force la démocratie dans le monde. Pourquoi ? Parce que face au nouvel ennemi déclaré, le totalitarisme islamiste, la démocratie est considérée comme la meilleure arme. Surtout, parce que la démocratie libérale calquée sur le modèle américain est censée engendrer la paix. La doctrine de la paix démocratique, introduite par la gauche américaine, repose à la fois sur la pensée kantienne, sur les effets pacifiques des régimes républicains et sur le constat empirique que les démocraties ne se font pas la guerre entre elles. En d'autres termes, une zone démocratique est une zone de paix, et aussi de prospérité. Pour des raisons sécuritaires et économiques, plus ce nombre de régions se multiplie, plus les Etats-Unis seront théoriquement en sécurité, et plus ils auront de partenaires commerciaux. C'est cette doctrine que la Maison blanche tente d'appliquer aujourd'hui au Moyen Orient. C'est un peu celle, dans un tout autre contexte, que tenta d'appliquer Kennedy en Amérique latine dans les années soixante avec l'Alliance pour le progrès, projet de réforme politique et sociale beaucoup plus rigoureux mais qui périclita avec la mort du président américain.

- Pour résumer, l'idéal d'une paix perpétuelle que les Etats-Unis sont persuadés de pouvoir accomplir dans ce monde passe par la mise en pratique d'une guerre permanente dont on ne sait quand elle prendra fin. Face aux contraintes extérieures

et intérieures que rencontrent les Etats-Unis, il est évident que l'objectif d'une paix perpétuelle est une chimère alors que celui de la guerre permanente est désormais une réalité avec laquelle le reste du monde est obligé de composer. Pour l'heure, il semblerait que cette guerre permanente est loin d'engendrer la paix perpétuelle et que par ailleurs elle aurait plutôt tendance à affaiblir la puissance américaine qu'à l'augmenter.

- L'Amérique a-t-elle une alternative à cette politique ? A entendre la Maison blanche, il semblerait que non puisque le terrorisme combiné avec la menace posée par la prolifération nucléaire représenterait un mal au moins aussi grand que les totalitarismes nazis et soviétiques au 20^e siècle. En réalité, ni le terrorisme, ni la prolifération nucléaire ne sont des menaces existentielles, c'est à dire des menaces qui mettent en péril l'existence des Etats-Unis ou celle de l'Occident. Certes, ce sont des dangers sérieux qu'il faut prendre au sérieux. Quant au choc psychologique profond provoqué par les attentats du 11 septembre sur le peuple américain, il ne faut pas non plus exagérer un phénomène qui est aujourd'hui largement entretenu par les médias et les politiques mais dont les effets vont s'atténuer avec le temps.
- Le problème, je dirais, réside dans l'incapacité, volontaire ou non, qu'a l'Amérique à s'adapter à un monde d'une complexité extrême. Or, aujourd'hui, la superpuissance américaine se trouve à l'épicentre de l'échiquier géopolitique. En d'autres termes, si l'Amérique a besoin du monde, le monde a besoin de l'Amérique, seul pays susceptible actuellement de stabiliser un système foncièrement instable.
- Or, la gestion des systèmes internationaux, dans sa dimension géopolitique n'offre pas trente-six solutions. Sur un plan pratique, elle n'en offre que trois. La première est la politique de l'équilibre, réinventée à de multiples reprises depuis la paix de Westphalie en 1648, et qui a démontré ses capacités ainsi que ses limites. C'est essentiellement une politique du statu quo qui envisage le recours à la force mais dans des cas extrêmes, lorsque le système est en péril, ou lorsqu'il faut rétablir son équilibre. Le second système est celui de la sécurité collective, incarné par l'Onu et qui passe nécessairement par une réforme en profondeur des Nations Unies. C'est ce système vers lequel tend l'Histoire mais pas obligatoirement celui auquel aspirent les Etats-Unis. Enfin, troisième solution, l'hégémonie, qui nous ramène à un système pré-Westphalien, voire à la Rome impériale dont on entend tellement parler

aujourd'hui dans les revues politiques outre-Atlantique. Aujourd'hui, c'est cette dernière solution qu'a choisi l'Amérique de George Bush. Je rappelle qu'au 16^e et 17^e siècle, la puissance hégémonique était incarnée par la maison Habsbourg. Sa volonté d'imposer sa puissance sur l'Europe entraîna une succession de guerres dont l'un des conflits parmi les plus sanglants de l'Histoire, la Guerre de Trente-Ans, qui déboucha sur les traités de Westphalie.

Donc, je dirais que l'une des grandes questions qui se posent aujourd'hui est celle de l'hégémonie américaine. Va-t-elle nous entraîner dans un tourbillon de guerres ? Ou, au contraire, va-t-elle affaiblir l'Amérique et l'obliger à se rétracter. Sachant que ce pays est quand même une démocratie, celle-ci saura-t-elle en fin de compte triompher de la guerre ?

- Si la capacité qu'ont les Etats-Unis à rebondir systématiquement face aux difficultés laisse la porte ouverte à un certain optimisme, je pense personnellement que l'émergence du courant néo-conservateur a brisé l'équilibre vital qui régnait au sein de la politique étrangère américaine et qui faisait sa force, définissant tout à la fois les possibilités et les limites de la puissance américaine. Or, aujourd'hui, il semble que la Maison blanche ait perdu ces repères précieux.

Dans la vision de Bush, le monde est un endroit hostile où seule compte la puissance brute. Les Etats-Unis sont au cœur de ce système. Les autres acteurs se définissent non pas en terme de puissance mais plutôt dans leurs rapports avec les Etats-Unis. Les rapports entre États sont des rapports semblables à de simples rapports humains d'amitié et d'inimitié. Les Etats-Unis peuvent compter sur quelques rares amis, comme l'Angleterre ou l'Australie. Mais même l'Europe compte des adversaires comme la France ou l'Allemagne. Ailleurs, le totalitarisme islamiste et ce qui reste du totalitarisme communiste sont autant d'adversaires qu'il faut écraser, même lorsqu'ils ne menacent pas directement les Etats-Unis. L'Amérique, pour maintenir son rang doit donc s'engager dans une lutte permanente - au nom de la liberté. En ces termes, l'hégémonie américaine est seule garante de la sécurité du pays et de la démocratie dans le monde. Donc, seule une politique active est désirable, y compris une politique préventive et préemptive, une politique réactive étant insuffisante. Disons que c'est une vision pré-westphalienne avec un monde anarchique au centre duquel une nation hégémonique domine complètement l'échiquier.

- Vous avez probablement entendu parler du néo-conservateur Robert Kagan dont les ouvrages ont connu un certain succès en France. Selon Kagan, la vision américaine des relations internationales est celle de Hobbes, contrairement aux Européens qui sont, selon lui, de doux utopistes kantien. Poussons l'analogie un peu plus loin. On sait que le monde de Hobbes est un monde violent où règne le désordre et l'anarchie. La solution de Hobbes est simple : un Etat absolu qui gouverne l'ensemble du monde de manière omnipotente. Est-ce monde là qu'envisagent les néo-conservateurs, avec les Etats-Unis comme garant de l'ordre mondial ? C'est peut-être effectivement en quelque sorte l'idéal auquel ils aspirent, soit une version néo-conservatrice de ce que Thomas Jefferson désignait comme l'Empire de la liberté.

- Que signifie ceci en pratique, sachant que les contraintes auxquelles doivent faire face les politiques et les idéologues freinent même les ardeurs des plus entreprenants et des plus motivés. Malgré l'échec en Irak, il serait naïf de croire à un changement de direction politique, bien au contraire. Le clan Bush, cette fois-ci avec un réel mandat électoral, a de fortes chances de vouloir appuyer sur l'accélérateur. En d'autres termes, attendons-nous à ce que la guerre préemptive ou permanente soit dirigée sur d'autres théâtres et que Washington redéfinisse encore plus ses relations avec le reste du monde, y compris avec l'Europe, avec tentative d'isolement de la France par exemple. Le Moyen-Orient devrait occuper les esprits et on peut s'attendre à une montée des hostilités avec l'Iran, sachant que ce dernier est coupable des mêmes méfaits que l'on accusait l'Irak d'avoir commis, à savoir le développement d'ADM¹ et le soutien d'organisations terroristes. En Irak, même un semi-échec serait considéré comme une victoire et permettrait de maintenir l'élan dans la région. Il est probable que Washington tente d'entraîner d'autres pays dans le processus de reconstruction. De toute manière, une transformation de l'échiquier géopolitique moyen-oriental sera toujours considérée comme la clef de la solution au problème israélo-palestinien. De manière générale la vision de menaces et de problèmes interconnectés – prolifération, terrorisme, totalitarisme, guerres de religion, conflit israélo-palestinien, sécurité de l'Amérique – reste en vigueur. La « guerre contre la terreur » demeure le fil conducteur de la politique étrangère et même de la politique intérieure. En conséquence, le poids des budgets de défense et

¹ ADM : armes de destruction massive

de sécurité, combiné avec la baisse des impôts promise, ne permet pas à l'administration de s'attaquer aux problèmes domestiques, même avec une économie performante. En somme, on peut s'attendre à un monde encore plus instable et à une Amérique qui continue de régresser sur le plan social et politique.

- Le problème du terrorisme, qui est très complexe, n'a évidemment pas trouvé de solution en Irak, bien au contraire. Quant à la prolifération nucléaire, rien n'indique que la politique de Bush ait eu des effets positifs dans ce domaine. Néanmoins, ces deux problèmes sont-ils réellement ceux que l'administration américaine cherche à résoudre en priorité ? Je répondrai par la négative car en fin de compte, les néo-conservateurs ont compris qu'il fallait aller plus loin et que l'avenir du monde se joue sur un champ beaucoup plus vaste, celui de l'instabilité chronique de la planète géopolitique. En ce sens, les néo-conservateurs soulèvent un problème fondamental, qui est celui du 21^e siècle, et dont le terrorisme transnational ou la prolifération des ADM ne sont que des symptômes.

- Mais en choisissant la guerre préventive, l'unilatéralisme, et le discours du choc des civilisations, les Etats-Unis ont sensiblement contribué à rendre le monde plus précaire qu'il ne l'était, et, surtout à accroître le sentiment que la planète est de plus en plus instable et divisée. Si nul ne peut dire ce qui arrivera en Irak dans les années à venir - l'émergence d'une république islamiste, une implosion du type Yougoslavie ou l'avènement d'un modèle démocratique pour le Moyen-Orient – il est certain que cette première pierre d'angle du Grand dessein néo-conservateur va déterminer la direction future de la politique américaine.

Or, à mon sens, le plus tôt l'échec néo-conservateur sera consommé, le mieux se porteront les Etats-Unis et le reste du monde. Car la grande erreur des néo-conservateurs aura été de croire qu'un petit groupe d'idéologues pourrait se substituer aux masses populaires américaines en lui faisant miroiter un rêve inaccessible, celui d'un empire de la liberté qui n'aurait pas à subir les sacrifices de la conquête impériale. Or, toute lecture même sommaire de l'histoire le montre clairement : la démocratie et la volonté impériale ou hégémonique sont incompatibles. Un jour ou l'autre, le peuple américain s'en rendra compte. Espérons que d'ici là, les maladresses de Washington n'auront pas provoqué de crises irréversibles.

Extraits de la conférence prononcée le 5 janvier 2005 au CEDS.
Le texte intégral est disponible sur le site Internet du CEDS.